

Puis d'un village enfoncé dans un vallon, partait un cri de guerre et de vigilance ; c'était le coq qui annonçait le prochain réveil du jour, et son signal, retentissant au milieu des ténèbres, venait expirer au fond des échos qui nous entouraient.

Puis parfois, là-haut, dans les régions élevées, on entendait le glapisement aigu du renard ; c'était un chagrin pour les chasseurs, car ce petit aboiement maigre et plaintif annonçait qu'un lèveveau de l'année, gras et dodu, avait à ses trousses un ennemi rusé et infatigable, que ne déconcerteraient ni la course la plus rapide, ni les crochets les plus variés, ni les ruses à l'usage de la gent léporine, et, pour comble de malheur, qu'un camarade renard, un complice, quelquefois la femelle, souvent un vieux routier maïtois ou un renardeau à ses premières armes, tapis au passage, attendait le gibier et l'étranglerait infailliblement, sauf aux deux assassins à se partager la curée.

Les dernières heures de la nuit s'écoulaient ainsi. Puis les étoiles pâlissaient ; la nuit devenait d'un bleu doux et tendre, l'air fraîchissait ; sous ce souffle imperceptible du matin, les habits devenaient plus légers. Alors, l'attention redoublait ; la chasse allait commencer.

Le premier être qui s'agitait dans le silence des bois était le faux-bourdon. Son grondement ailé, le bruissement rapide et continu de ses ailes, ce bourdonnement sonore qui lui a fait donner son nom était le premier signal du réveil de la forêt. Le faux-bourdon, désireux de déjeuner, quittait son arbre et volait sans route bien fixe et bien arrêtée ; arrivé devant les mailles du filet, il trouvait un obstacle inconnu, insolite qui l'inquiétait et piquait sa curiosité ; il passait et repassait à travers les fils invisibles, en haut et en bas, à droite, à gauche, étudiait ce mystère qui dépassait les bornes de son intelligence, puis donnant sa langue au chat, s'éloignait sans avoir compris ce que pouvaient être ces fils tendus sur son passage et dont ses amis ne lui avaient jamais parlé.